
3 1761 07875543 6

BRINS D'HERBE

A mes fils :

Pierre,
Jacques,
André.

MONIQUE

BRINS D'HERBE

Sans les brins d'herbe, il n'y aurait pas la prairie.
Sans les gouttes d'eau, il n'y aurait pas l'océan.

Monique.

MONTREAL

Imprimé au DEVOIR,
en mil neuf cent vingt


LIBRARY
NOV 24 1964
UNIVERSITY OF TORONTO



PRÉFACE

Des journaux ont la coquetterie d'insérer entre le leader et l'information, sous une rubrique variable, une chronique alerte et brève, bulle de savon où les choses passagères de l'heure se colorent un moment avant de s'évanouir.

Commentaire du fait divers, réflexions sur tout et sur rien, à propos de n'importe qui ou de n'importe quoi, bons mots prêtés ou empruntés, un souffle, une bulle : tel est le billet du soir. *C'est un hors-d'œuvre il tire l'œil dès qu'on déplie le journal.*

Madame Benoît, qui au Devoir *a signé* Monique *plusieurs billets qu'on se rappelle, en a recueilli un certain nombre qu'on voudra relire. Ils n'ont guère vieilli, car, sauf deux ou trois, ils ne tirent point leur substance de*

l'actualité, Ce sont plutôt des impressions. Madame Benoît est surtout impressionniste, et ses tableautins se groupent ici en aquarelles et en échos, en croquis et en chansons tristes.

« ...Sous la neige tombante, les bou-
« leaux ne sont guère plus blancs que
« leurs frères les chênes et les érables,
« et je songe, en les voyant, aux âmes
« qui ne se ressemblaient pas dans la
« joie, et que la douleur rend unifor-
« mes. »

On voit là le genre de l'auteur, sa manière, ou du moins le trait le plus marqué de son talent. L'observation de la nature lui suggère des transpositions dans le domaine spirituel qui, sans être toujours neuves, sont souvent heureuses et parfois excellentes.

Le genre même interdisait à Madame Benoît de profondes considérations et de longs développements. Elle ne prétend, du reste, qu'à nous offrir des brins d'herbe et quelques gouttes d'eau. Mais n'est-ce pas là toute la verte fraîcheur du printemps ?

Léon LORRAIN.

I

AQUARELLES



Aquarelle

Le soleil descend à l'horizon et les nuées lui préparent un lit d'or et de pourpre. Quand l'astre royal semble toucher la terre, là-bas, bien loin, les nuages peu à peu se transforment et la féerie commence. Dans le ciel magique, je vois tout un paysage se peindre devant mes yeux ravis; des maisonnettes ont des cheminées aux spirales gris-bleu et des portes grand'ouvertes sur des chemins dorés, des saules aux branches éplorées font danser leurs feuilles d'argent et des petits lacs de lumière entourent de leurs eaux tranquilles le village fantastique, le village d'un moment.

Là-bas, de l'autre côté, il y a de gros nuages gris tout prêts à pleurer leur chagrin; les der-

niers reflets du soleil les illuminent et ils deviennent tout roses, comme éblouis par une joie nouvelle. Ah ! pauvres mortels, si nos peines à nous pouvaient ainsi se changer, touchées par quelque lueur venue de là-haut !

L'heure fuit. Le petit village a vu ses maisons s'effondrer et ses arbres se noyer dans les lacs lumineux. Je vois maintenant, par deux fois, au-delà du mont de notre vrai village, celui qui demeure, les nuages prendre la forme exacte, devenir la copie textuelle de la montagne qu'ils dominent. Pourquoi ? Je ne sais, et je regrette que les nuages aient ainsi l'âme plagiaire, eux qui peuvent être eux-mêmes, variés infiniment.

Le crépuscule achève. Le rocher majestueux prend des tons de douleur, ses mille petites veines semblent maintenant des blessures sans nombre, des plaies mystérieuses qui saignent lentement dans la nuit.

Le crépuscule n'est plus. Là-bas, une barque oscille avec la vague, le feu de sa lanterne apparaît et s'abîme tour à tour ; on dirait une luciole aux ailes de phosphore, égarée sur le champ vaste de la mer.



Pensées fleuries

Aimez-vous les fleurs ?

Les aimez-vous, vivantes sur leur tige, ou bien mourantes dans un vase, comme la verveine du poète ? Les aimez-vous pour la gloire des jardins, ou pour le charme des chambres closes, et savez-vous lesquelles vous préférez ? roses opulentes, lilas troublants, tulipes fières, violettes timides, narcisses étoilés, iris mélancoliques ou jonquilles jolies ? Le savez-vous ?

Et quand vous entrez chez un fleuriste, ne songez-vous jamais que toutes ces fleurs à l'étalage vont devenir des symboles, qu'elles iront porter, dans leur corolle, des félicita-

tions, des souhaits, des aveux, des sympathies; il y en a qui finiront leur vie au milieu des rires et des chansons, tandis que d'autres recueilleront sur leurs pétales des larmes et des frôlements de linceul; les fleurs, comme les humains, n'ont pas toutes la même destinée.

Connaissez-vous les fleurs blanches de notre montagne ? Elles sont simples : trois feuilles de neige sur trois feuilles vertes; elles apparaissent au mois de mai, à travers les feuilles mortes du dernier automne, comme un premier mystère de la nature qui ne meurt pas.

Quand vous aurez cueilli ces fleurs printanières et que, lentement, vous reprendrez le chemin du logis, vous regretterez votre fatigue sous le soleil et vous croirez à l'amère déception de l'inutile effort en regardant les pauvres loques lamentables, les fleurs sans vie. Que leur mine attristée ne vous les fasse point dédaigner; vous leur donnerez un peu d'eau, et le lendemain, à votre réveil, elles vous souriront, toutes épanouies en leur robe blanche.



R. I. P.

Le temps est radieux. La mer est d'un bleu intense, toute pareille à l'azur, là-haut. Les grands oiseaux blancs reposent sur l'eau ; confiants, ils se laissent bercer par la vague et ne craignent point la traitrise des flots, « sachant qu'ils ont des ailes. »

Dans le silence et le clair du matin ensoleillé, j'ai dirigé mes pas vers le cimetière du village où je regarde passer l'été.

C'est un cimetière unique, comme je n'en ai jamais vu ; situé sur une butte, au pied de la montagne, il garde ses morts des vents et de la tempête, il les abrite loin du linceul mouvant de la mer.

Au sommet de la butte, une grande croix, décolorée par les pluies, étend ses bras comme en un geste de protection au-dessus des tombes qui s'échelonnent jusqu'à ses pieds. Il y a quelques pierres tombales, mais si rares; la plupart des fosses sont indiquées par une croix de bois, parfois recouverte d'étoffe noire, parfois portant l'inscription traditionnelle : « *Ici repose...* »

On porte ces croix en tête du cortège, au matin des funérailles; après les dernières prières sur la fosse, la croix est enfoncée dans le sable : c'est le dernier adieu.

Ce qu'il y a de plus navrant dans ce champ funèbre, c'est l'abandon, la désolation suprême. Les herbes croissent partout et dépassent en maints endroits les petites croix que le temps ruine tous les jours davantage.

J'ai vu des campanules aux clochettes bleues comme les yeux des petits qui dorment là, des marguerites immenses avec un cœur d'or, des roses sauvages aux robes cramoisies, des fraises vermeilles comme des rubis; vous pouvez croire que ce coloris fait un décor au pau-

vre cimetière; hélas, non, tout est étouffé par les hautes herbes folles que personne ne fauche; il n'y a pas de sentier, et les tombes, creusées au hasard, par-delà les tombes, cachent leurs morts dans la promiscuité de la poussière dernière.

Parmi ce lamentable fouillis, j'ai heurté une clavicule desséchée, et dans ce petit coin délaissé où personne ne vient prier, j'ai senti profondément le néant infini de notre pauvre humanité !



Soir d'été

Sur les cimes bleues des montagnes s'alanguit un voile : comme une poussière paresseuse et impalpable, la chaleur traîne sur les sommets lointains.

Tel un bienfait, le soir descend; les arbres sont immobiles, sans brise dans leur tête de verdure et leurs feuilles semblent lasses de toute cette chaleur du jour qui s'en va.

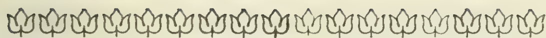
Je vois un sapin, seul dans la plaine; je ne connais pas son histoire, mais je songe au jour où il a dû voir tomber ses frères sous la cognée et où il s'est trouvé seul, n'étant plus dans le bois, parce que le bois autour de lui s'était couché pour ne plus se relever; il prêche

l'oubli dans la solitude, il est unique, immuable avec son panache toujours vert.

Dans la prairie, les boutons d'or piquent leur tête parmi l'herbe touffue, comme tantôt, dans le champ d'azur de là-haut, les étoiles mettront leur fleur de lumière jaune.

Dans l'air alourdi, résonne une gamme chromatique, tel un tonnerre de cinéma; le piano qui la rend a le sort de bien des vieux pianos, il vient finir ses jours à la campagne, il tousse l'humidité du dernier hiver et c'est pitié de l'entendre.

Qui me délivrera de ces sons saccadés, pour que je vous regarde en silence, lucioles, petites éphémères qui promenez vos lanternes de phosphore dans l'alanguissement de ce beau soir d'été...



Les routes

J'aime les routes, les grandes et les petites, celles qui sont pleines d'ombre et celles que le soleil éclaire, les routes qui serpentent, capricieuses et imprévues et celles qui, toutes droites, semblent s'en aller jusqu'à l'infini. J'aime les routes, toutes les routes.

Il y en a qui descendent vers des ravins et d'autres qui montent comme une ascension vers l'idéal; elles sont pénibles, mais pour qui sait les gravir, elles récompensent presque toujours de l'effort par la beauté de leur élévation. Il y a des routes dont on connaît toutes les pierres, toutes les fleurs, toutes les maisons, placées comme des jalons pour nous

en faire mesurer la distance; il y a les routes nouvelles qui nous semblent longues parce qu'on les ignore : elles ont le charme de l'inconnu, l'attrait du mystère.

Les routes sont versatiles et changent d'aspect selon l'heure; telle qui, au matin, avait des dentelles d'ombre en bordure et des chansons dans les arbres n'est plus, à midi, qu'un grand chemin de lumière avec du silence dans les branches désertes : telle qui, sous le vent, a des tourbillons de poussière courant dans l'espace, s'entr'ouvre comme de larges plaies sous la pluie et garde de petits lacs pour y faire danser le soleil, après les heures d'orage.

Il y a des routes qui fleurent bon le sapin et d'autres, le trèfle, des routes où s'égarent les papillons d'or et les abeilles avides.

Le clair de lune fait couler sa lumière bleue sur les toits endormis et, dans le silence de la nuit, se profilent deux ombres; chemineaux d'un soir, ils vont, le cœur tremblant, dans la clarté lunaire, ils cheminent, ils passent, sur la route qui demeure.



Illusion . . .

Le vent, par ma fenêtre, entrait, faisait le tour de ma chambre, sortait, rentrait de nouveau, tapageur et indiscret. A force d'embrasser mes paupières en passant, de chuchoter des secrets à mes oreilles et de me jeter à la figure des pollens et des parfums, le vent tapageur et indiscret finit par me réveiller tout à fait.

J'écoutai durant quelques instants ses rafales et ses plaintes ; je me demandais dans quel pays de rêves m'emporterait cette tourmente sans cesse renouvelée, mais le sommeil fuyait et je dus me lever, baisser ma fenêtre et mettre ainsi l'intrus dehors, à sa place, dans les arbres et sur la plaine.

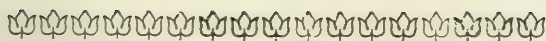
Au milieu de mon sommeil interrompu, dans le silence de la maison endormie, j'avais des frayeurs puériles, des chagrins inexpliqués, des craintes vagues...

Tout à coup, m'apparut au sommet de la colline, une grande fumée noire qui se déroulait sur le bleu du firmament, et comme à travers un voile, une flamme brillait, intermittente et mystérieuse. C'était un feu de forêt, il n'y avait pas de doute, et par ce vent terrible, toute la montagne allait flamber, s'embraser dans la nuit.

Je ne pouvais rien faire et avec toute la résignation des fatalistes arabes, je répétai : « Mektoub »... c'était écrit...

J'avais pourtant un grand serrement de cœur; ces beaux sapins au feuillage immortel allaient mourir. Je voulus, une dernière fois, leur donner un regard de mélancolique pitié.

Alors, mes yeux étonnés et ravis aperçurent la lune, flamme intermittente et mystérieuse, derrière la grande fumée noire des nuages poussés par le vent.



Coucher de Soleil

Les arbres pleurent leurs feuilles dans le beau soir d'automne; les unes tombent, lourdes comme des sanglots, d'autres passent, furtives comme des larmes vite effacées; celles qui sur la branche restent attachées tremblent et palpitent comme du chagrin au bord des yeux.

Le soleil qui va disparaitre a tout embrasé; dans le ciel, un large incendie illumine et consume un temple magique qui semble émerger d'un lac d'or, une grande presqu'île de lumière bleue s'avance, claire et sans nuages.

La montagne avec ses arbres multicolores n'est plus ni pourpre, ni violette, elle est toute

habillée d'une teinte indicible, faite comme de soleil et de sang baignés dans du brouillard.

La ville, en bas, est noyée dans l'ombre; sur le haut du plateau, les maisons ont leur toit illuminé, resplendissant d'une lueur dernière ...comme bien des vies qui n'ont de gloire et d'éclat que sur leur déclin.

Les couchants, même les plus beaux, sont fugitifs; leurs reflets merveilleux passent, disparaissent comme les impressions dans le cœur des humains.



Poudrerie...

Il a neigé une neige légère, folle, une neige impalpable qui s'enfuit, effleurant le sol, comme les nouvelles courent et se transforment sur les jolies lèvres, à l'heure du thé.

Le vent est dans la neige et l'emporte avec lui : il en fait des écharpes qui flottent comme des brumes, il en fait des vagues qui bordent la route, il en fait des fleurs qu'il accroche aux arbres, il ourle le bord des toits de sa poussière fine et jette par les champs, de blanches semailles, tout le long des sillons.

Sur le chemin qui semble courir, poussé par le vent, un cheval blanc tire un traîneau rouge; l'on dirait une flamme, fuyant dans le tourbillon de la neige qui poudroie.

Le ciel est d'un bleu intense, piqué de points d'or et la ville au loin allume ses étoiles.

Entre deux rafales, dans un rayon de lune, passe une femme; elle marche d'un pas rapide comme pour un long voyage; ses yeux brillent et je ne sais pas si la lumière qui les éclaire monte de son cœur ou descend de la lune.



Les bouleaux

Lorsque je les vis, pour la première fois, dans la pénombre d'un soir d'automne, les bouleaux de la montagne m'apparurent comme de fantastiques sentinelles blanches, faisant la garde au pied du « Mont-Royal; » groupés ensemble, ils forment un petit bois, une colonie à part dans le grand royaume de la montagne; ils sont blottis les uns près des autres, comme les enfants d'une même famille se retrouvant aux heures de deuil et de larmes, comme les sujets d'une même nation, serrant leurs rangs, aux jours de guerre et de lutte.

Sous les rayons de la lune, les bouleaux deviennent lugubres et semblent être les

blancs mausolées de quelque vieille nécropole déserte.

Sous la neige tombante, les bouleaux ne sont guère plus blancs que leurs frères, les chênes et les érables et je songe, en les voyant, aux âmes qui ne se ressemblaient pas dans la joie, et que la douleur rend uniformes.

Après les meurtrissures de l'automne et le sommeil de l'hiver, il y aura les promesses du printemps et l'épanouissement de l'été ; vous évoluerez, bouleaux de la montagne et recommencerez le cycle mystérieux et magique des saisons.

Vous rappelez le cœur de l'homme toujours plein de désirs, de regrets et d'espoirs ; rien ne saurait empêcher que l'homme pleure, que l'homme oublie, que la feuille se détache de l'arbre et que le bourgeon renaisse...



Papillons...

La jeune artiste jouait *Papillons* de Schumann, J'ai fermé les yeux et j'ai laissé errer mon imagination au pays des cimes, parmi les conifères, les marguerites étoilées, les routes poudreuses.

J'ai revu les papillons des étés lointains, j'ai entendu le battement de leurs ailes dans la lumière d'or.

J ai revu les papillons noirs, ceux qui semblent porter du deuil dans l'air; tristes et funèbres, ils ne sont pas beaux, nul ne les regarde; pourtant leur vol est pareil au vol de leurs frères et leur destin est le même. Papillons noirs, vous me faites songer aux femmes

sans beauté, aux femmes éternellement délaissées; pourtant, leur cœur bat, pareil à celui de leurs sœurs.

J'ai revu les papillons vermeils dont la poussière diaprée reste aux doigts attachée. Papillons vermeils, vous me faites songer aux amours éphémères qui ne laissent qu'un peu de poussière dorée au fond du cœur.

J'ai revu un essaim de papillons jaunes, identiques, tous pareils à des pétales de jonquilles emportés par la brise; dans le clair matin, ils tourbillonnaient autour de moi et je marchais dans une moisson de papillons jaunes qui frôlaient mon visage, mes mains, s'attachaient à ma robe blanche et décoraient mon large chapeau noir.

J'ai revu les papillons légers, les papillons volages, les papillons avides, les papillons gracieux; j'ai revu les papillons éphémères et privilégiés dont la vie est tout embaumée de l'âme des fleurs.

. . . .

La jeune artiste jouait les dernières notes... trois petits battements d'ailes... tristes... trois petits battements d'ailes qui passent et ne reviennent plus.



Matin de septembre

Septembre se lève, frileux, telle une baigneuse frissonnante sur la grève, dans le matin bleu.

Les montagnes ont des lacs de brume que le soleil pénètre, déchire, transforme en écharpes folles, accrochées sur les cimes, gazes vaporeuses qui flottent, s'anéantissent dans le rayonnement du jour qui paraît.

Les arbres changent d'aspect et rappellent la mélancolique histoire de la vie. J'en vois un, encore vert, avec trois feuilles de bronze au cœur de ses branches, trois feuilles de bronze qui brillent au soleil; on dirait des médailles, décorant une jeune poitrine. Un autre

a des blessures tout le long de ses bras, de ses bras qui saignent des feuilles rouges comme le sang des héros.

Il y en a qui sont riches, entièrement couverts de parcelles d'or, d'autres, pauvres, avec leurs branches déjà dénudées, leurs feuilles gisant sur le sol, à jamais inanimées.

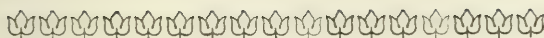
Seuls, les sapins défient l'automne qui s'approche et gardent la royauté de leur feuillage éternellement vert.

Au bord d'un vieux puits, à la margelle de pierre, je me suis arrêtée pour voir le soleil, immobile dans l'eau profonde, telle on aperçoit une âme apparaître et briller au bord des prunelles.

Dans le matin bleu, septembre se lève, frileux.

II

ÉCHOS



L'heure nouvelle

Tout d'un coup, comme dans un conte de fée, comme dans un rêve, nous aurons vu une heure s'évanouir en un clin d'œil; demain, il n'y paraîtra rien, mais aujourd'hui, nous aurons perdu une heure.

Il y a bien de par la ville des petits bébés tout pâles qui dorment sur des fleurs, en attendant qu'on vienne les coucher dans la boîte de satin blanc et les emporter là-bas, dans la montagne, pour toujours.

Pauvres mamans, on vous les arrachera une heure plus tôt, vos petits !

Il y a bien de par la ville des jeunes cœurs qui comptent les instants en attendant le

bien-aimé. Il viendra une heure plus tôt, alors que le crépuscule enveloppera les choses de ses dernières lueurs. Hier, c'était sous la lumière douce de la lampe que vous trembliez, petits cœurs inquiets, en écoutant les pas de celui qui venait vers vous; aujourd'hui, dans les ombres envahissantes du soir, se dessine votre silhouette, à la fenêtre, où vous attendez, une heure plus tôt !

Quand les chanteclers de nos campagnes, solennels et fiers, ont crié, ce matin, leur ode au soleil, auront-ils été assez surpris de voir des humains se lever et prendre pour eux l'hymne à l'astre du jour !

Le poète a dit :

Il fera longtemps clair, ce soir, les jours allongent,
La rumeur du jour vif se disperse et s'enfuit,
Et les arbres surpris de ne pas voir la nuit,
Demeurent éveillés dans le soir blanc et songent . . .



Souvenir

J'ai vu à l'étalage d'une petite boutique, une poupée avec des cheveux trop blonds, des yeux trop bleus, des joues trop roses, sa taille était sans élégance et sa mise était simple; en la regardant, je me suis souvenue de ma dernière poupée et de son entrée dans ma vie.

Quand j'étais petite fille, j'allais, pendant mes vacances, passer deux semaines chez un oncle, curé à la campagne; cette perspective de liberté hantait mon cerveau d'écolière durant de longs mois, et c'était avec une joie infinie que j'arrivais à la campagne, au grand air, parmi les champs fleuris.

Ma grand'mère habitait là aussi, avec une gouvernante, une vieille fille adorable, une de ces créatures de bonté qui se dévouent sans bruit, souffrent sans se plaindre et répandent autour d'elles le charme reposant de leur belle âme sereine. Grand'mère m'inspirait beaucoup de respect, presque de la crainte, et je me rappelle combien je devais être sage durant son heure de sommeil, si je ne voulais pas voir peser sur moi son œil sévère.

Mon oncle était l'oncle gâteau, et ma grande affection pour lui se doublait d'admiration profonde quand je l'entendais chanter la préface, ou entonner le *Pater Noster* ; sa voix chaude et vibrante jetait dans mon cœur d'enfant des émotions où se mêlait bien un peu d'orgueil. C'était mon oncle à moi, et tout à l'heure, quand la messe serait finie, et que les autres petites filles s'en iraient au loin, moi je resterais, et pourrais sauter au cou de cet oncle qui chantait si bien !

Un jour, grand'mère m'appela ainsi que la petite nièce de la gouvernante, une orpheline de dix ans, et nous fit entrer dans sa chambre.

Sur son lit reposait une poupée grande et rose que je pouvais bercer comme un vrai bébé. Je n'osais croire à mon bonheur et j'allais crier ma joie, m'extasier sur la beauté de la poupée, quand tout à coup, je réfléchis que ce n'était peut-être pas pour moi, mais plutôt pour l'autre petite, celle qui n'avait pas de maman. Et pour qu'elle fût tout entière à sa joie, pour que l'oncle ne vit rien de mon chagrin, je restai froide et sans paroles; mais comme mes yeux devaient pourtant trahir mes pensées !

Peine inutile, la poupée était bien pour moi, et quand on la mit dans mes bras, je pus à peine remercier, tant j'étais étouffée par l'émotion.

Lorsque je fus seule avec grand'mère, elle me gronda de n'avoir pas su montrer plus d'enthousiasme, plus de gratitude envers un oncle si bon.

Je ne pouvais rien expliquer, ma petite âme était froissée de n'avoir pas été comprise, je serrai bien fort ma poupée, comme les vraies mamans pressent sur leur cœur leur enfant, source de joies, source de peines.



Prière

L'orage venait de pleurer tout son chagrin; des larmes immenses roulaient par les rues, le vent les poussait dans sa course folle et elles allaient se cacher dans les grandes bouches noires des chaussées. Les nuages fuyaient vers l'horizon, le soleil lançait ses rayons avec plus d'ardeur, l'air était lourd, plus écrasant qu'avant l'orage.

Je revenais, à pas lents, seule avec mes pensées, quand un bonhomme, assis sur des blocs de pierre et laissant aller ses chevaux au gré de leur désir, se mit à chanter ce cantique d'antan : *Venez, divin Messie !*... Je me pris à sourire; ces mots jetés dans l'espace, en cette

chaude journée de juin, évoquaient la neige et le froid; je cherchais à comprendre par quelle association d'idées cet homme avait entonné l'air vieillot. C'était la prière de tous les humains qui passaient par ses lèvres :

Sauvez nos jours infortunés,
Venez, source de vie !
Sauvez les hommes du trépas,
Secourez-nous, ne tardez pas !
Pour nous livrer la guerre,
Tous les enfers sont déchaînés !
Parmi les ombres du tombeau
Faites briller un jour nouveau.
Au plus affreux supplice
Nous auriez-vous abandonnés ?
Les biens que nous avons perdus,
Ne nous seront-ils point rendus ?
Venez, venez, venez !

Les derniers sons se perdaient dans l'air; je rentrai chez moi en songeant au trépas glorieux de nos soldats, aux tombeaux anonymes, à toute cette jeunesse fauchée là-bas, à l'infinie douleur qui plane partout et je répétai du plus profond du cœur :

Venez, divin Messie,
Sauvez nos jours infortunés !



Un sou

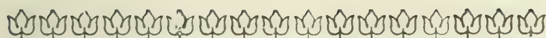
Quelle petite chose insignifiante qu'un sou ! Il est vrai que depuis la taxe pour les hôpitaux, nous avions commencé à regarder la petite pièce de cuivre avec moins de dédain ; mais un sou tout seul ne valait rien, il lui fallait un frère jumeau, et voilà que la compagnie des tramways va faire du sou vulgaire et maintes fois oublié, une chose précieuse, une pièce de monnaie valant son pesant de... métal.

Combien de fois, pour ne pas attendre, vous avez laissé au marchand le sou qui devait vous revenir, et quand vous aviez plusieurs de ces pièces qui faisaient lourde votre bourse, et vous laissaient croire à beaucoup d'argent

que vous n'aviez pas, vous vous débarrassiez avec joie de ces gros sous ; maintenant, vous les garderez, pour vous éviter l'ennui d'attendre sur la plate-forme du tramway, entre le monsieur qui vous marche sur les pieds et la dame qui vous menace de son parapluie ou de son épingle à chapeau.

Les mendiants et les aveugles qui sollicitent au coin des rues bénéficieront peut-être de cette glorification du sou, et les pièces blanches tomberont peut-être plus souvent dans les pauvres mains amaigries.

Et vous qui suivez les ventes d'occasion et courez dans le grand magasin à rayons, durant les dix minutes de grâce de votre correspondance, n'oubliez pas le sou qui vous est dû. C'est un sou... C'est rien... c'est tout..



C'est la vie...

Il allait seul sur la route, le petit aux prunelles bleues la frange de ses cils voilait ses yeux et son regard était profond comme la mer infinie.

Dans un champ où les épis avaient couché leur tête parmi des trèfles et des marguerites, trois enfants couraient et riaient de toute la force de leurs dix ans; le petit solitaire eut aussitôt le vif désir de faire comme eux. Avait-il pressenti des hostilités ou était-il simplement généreux? Je le vis sortir de sa poche trois chocolats, tout ce qu'il avait, pour les offrir aux autres, à ceux qui prenaient leurs ébats dans la prairie jonchée de fleurs.

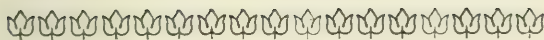
Mais avant même qu'il pût donner tout ce qu'il voulait donner, avant même qu'il eût

parlé, les autres, sans savoir pourquoi, prirent des fourches, laissées là par les moissonneurs et chassèrent l'intrus, l'ennemi.

Il vint vers moi; sur ses joues où son chagrin coulait en deux grosses perles rondes, je mis un baiser et lui dis doucement : « Ne t'en fais pas, mon petit, la vie est pleine de ces injustices; apprends à lutter quand tu le pourras et quand tes ennemis seront trop nombreux ou trop bien armés, sois fier dans ta défaite et surtout cache ta douleur. »

Combien de fois dans la vie n'avons-nous pas ainsi voulu offrir ce qu'il y avait de bon en nous, notre cœur peut-être, et combien de fois nous a-t-on ainsi méconnus et chassés avant même que nous eussions parlé !

Dans le calme du soir qui tombait, j'ai songé à la grande illusion de tous ceux qui rêvent d'une paix éternelle. Quelle utopie ! Il y aura toujours de par le monde, le droit du plus fort sur le plus faible, il y aura toujours une soif de discorde et de lutte, puisqu'il y a ainsi dans le cœur des petits cette haine irraisonnée, cet inexplicable désir de querelle et de bataille.



Le téléphone

Immobile, immuable, impassible même quand sa sonnerie résonne, le téléphone peut être tour à tour tyrannique ou secourable, très doux ou très décevant, inquiétant ou plein de promesses.

Combien de fois, n'avez-vous pas attendu pendant de longs instants quelque appel téléphonique, et quand enfin, vous avez couru vers l'appareil, vous avez constaté une erreur ou un croisement de fils et vous avez été si désappointé d'avoir senti votre cœur battre en vain !

D'autres jours, vous êtes resté assis près du téléphone avec un livre que vous ne lisiez

guère, vous n'attendiez rien, mais vous espériez quand même; de temps en temps, vous leviez des yeux suppliants vers l'appareil, implacablement muet. Et s'il sonnait enfin, vous écoutiez et vous restiez déçu, la voix au bout du fil ne disait pas ce que vous auriez voulu entendre, il vous semblait que vous deveniez subitement aveugle ou que vous parliez à quelqu'un de si lointain, qui ne pouvait plus subir la puissance de votre regard; vous étiez à dire des choses inutiles, qui n'avaient plus rien de vous et qui s'en allaient sur le fil, infiniment vides.

Par ce temps d'épidémie, combien d'appels affolés ont tout à coup crié leur émoi. La vibration dans l'air de ces voix de larmes et de ces cris tragiques, le triste écho de toute cette douleur qui courait dans l'espace devaient résonner au cœur des privilégiés, de ceux qui pouvaient encore marcher dans la lumière et le soleil.

Le téléphone est bienfaisant ou cruel; il est comme la vie; nous ne voudrions pas y renoncer.



Tristesse...

Je revenais chez moi; je voulais me sauver de la promiscuité du cinq à sept et j'essayais de choisir l'heure où je pourrais avoir un tramway confortable : mais cette heure-là n'existe pas et qui choisit prend pire.

En face de moi, deux femmes étaient debout, suspendues aux courroies : elles étaient tout de noir habillées, d'un deuil qui n'était plus neuf et elles avaient tant pleuré que leurs yeux, leurs joues étaient rougis et gonflés. La plus jeune se remit à sangloter et de temps en temps soupira : « C'est terrible ! » L'autre ne bougea pas, mais ses yeux étaient tristes et songeaient profondément. Quelle

épreuve nouvelle était donc venue les atteindre et comme elles semblaient accablées par le malheur !

Je fus prise d'une immense pitié pour ces deux femmes qui ne pouvaient avoir le secret de leur douleur; j'avais mal pour elles de les voir ainsi forcées de retourner chez elles en pleurant au milieu d'inconnus. Comme leur pauvre âme blessée devait souffrir d'être ainsi mise à nu !

La joie, c'est pour les foules; la douleur, c'est pour chez soi.



Fidélité...

C'était un bon chien, grand, laid, avec des yeux très doux et un affreux pelage gris; il était de race incertaine, mais les chiens sont plus humbles que les humains, l'envie n'est jamais entrée dans leur cœur et l'histoire de leurs ancêtres ne les empêche pas d'être heureux en regardant leurs semblables.

Il était fidèle jusqu'à la tyrannie; quand son maître sortait, il ne le quittait jamais. Et tout le long de la route qui bordait le grand lac, les autres chiens venaient lui chercher querelle, à lui, le passant, l'inconnu; il avait un nom de conquérant et ne se battait jamais. Le maître grondait César et César essayait de ne pas comprendre les défis de ses frères.

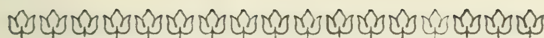
César n'avait pas de défauts; mais il en est des chiens comme de certaines gens pour qui la vie est bonne et qui n'ont pas d'ennemis; viennent les heures mauvaises et les envieux, le caractère change, les défauts surgissent.

Des rats firent leur apparition dans le royaume de César. Et pour chasser les rats, un chat parut. Alors, ce fut la guerre; César ne voulait pas de ce personnage félin aux yeux verts, il le poursuivait constamment et comme les rats dévastaient tout, le maître fut obligé d'éloigner César. Celui-ci était à peine parti qu'il revenait; sa fidélité inébranlable le ramenait toujours au logis. Après toutes sortes de tentatives pour éloigner César, le maître ne vit plus, comme moyen suprême, que de le faire disparaître à jamais.

Par un soir d'été, un trop beau soir pour mourir, le maître partit sur la route; le fidèle César le suivit, gambadant à ses côtés. Il alla vers la mort, comme nous y allons tous, sans en connaître l'heure; elle vint pour lui avec un peu de strychnine. Tout de suite, son pauvre cœur de chien se mit à battre avec fureur, il

se coucha dans l'herbe, attendit. De loin, il vit son maître s'en retourner. Et dans un suprême effort il le suivit, se traînant jusqu'au logis; ses yeux glauques s'ouvrant et se fermant tour à tour, il ne comprenait plus ce qui se passait en lui; tout doucement il se dirigea vers le lac pour étancher la soif inexplicable qui lui brûlait la gorge.

César dégringola la côte, il roula dans le lac tranquille, fit une grande tache grise dans les reflets d'or du soleil couchant... et la tache, lentement, comme les rayons du soleil, s'effaça.



Les autres...

Nos joies nous viennent des autres, nos chagrins aussi; sans les autres, nous ne connaîtrions point les luttes et les querelles, mais nous serions sans la tendresse et sans l'amitié.

Il y a les autres, qu'on envie et les autres qu'on plaint, selon qu'on les juge mieux ou moins bien que nous.

Nous avons des enthousiasmes, des rêves et nous comptons déjà nos succès; nous oublions les autres,, les éteignoirs, ceux qui n'admettent les désirs et les ambitions que pour eux-mêmes et qui sentent toujours l'insatiable besoin de tout éteindre, de tout renverser.

Tel qui a du talent et pourrait arriver se sent entravé par les autres, les envieux; celui qui attend qu'on reconnaisse son mérite, sa

grande valeur paie les erreurs des autres; par une affreuse injustice, des méprises qui ne sont pas les siennes font douter de ses qualités et on l'ignore parce que l'on craint qu'il soit comme les autres.

Aux jours où l'on désire la solitude et le silence, quel supplice que les autres qui nous entourent, harassants comme des taons dont nous ne pouvons nous défendre; quand vient l'heure triste, les taons fuient, notre douleur les chasse.

Il ne faut jamais compter sur les autres; il en est si peu qui se rappellent leurs promesses, si peu qui veuillent les tenir.

Pourtant l'humanité est un tout solidaire et si ce beau précepte : « Aimez-vous les uns, les autres ! » était observé, comme la vie serait plus facile, comme il y aurait beaucoup plus d'heureux.

Nous n'échapperions pas au sort, mais les piqûres d'épingle, les coups sournois, les lâches trahisons n'existeraient pas.

Toute notre vie, nous dépendons des autres; et quand vient la mort, nous mourons seuls, sans les autres.



Jamais

Dans sa chambre, il y avait des roses de tous les âges, des roses qui vivaient, des roses qui commençaient de mourir; les blanches étaient les aînées, elles avaient des rides et leurs pétales faisaient songer aux bouches des vieilles, aux lèvres sans baisers. Les roses rouges étaient jeunes et offraient à mes regards leur beauté opulente faite de parfum, de fraîcheur.

Je cherchais le moment où naît l'âme des fleurs; les plus belles roses, dans une serre, n'ont pas d'âme; elles s'animent avec le motif qui les offre, elles deviennent un symbole, parfois un mystère, leurs pétales sont des éloges ou des aveux.

Dans sa chambre d'artiste, aimant l'art pour l'art, ces fleurs étaient des hommages; j'avais peur d'être indiscrète en les admirant

trop longuement et je n'avais pourtant aucune idée de scruter leurs origines : j'aurais voulu les voir plus nombreuses encore au milieu de tous ces préparatifs de départ, de cette tristesse, de ce désarroi des choses qu'elle allait quitter.

Elle retourne dans son beau pays de France; l'art ne l'aura pas enrichie, mais elle est fière et plane dans les hauteurs comme les oiseaux de belle envergure; elle n'est pas de cette race des moineaux qui rampent parce qu'ils n'ont plus d'ailes et pour qui l'azur est trop propre, trop beau.

Il est dans la vie des sympathies qui arrivent tout à coup, qui fleurissent comme un bouquet de pensées en notre souvenir. Pourquoi ces sympathies subites précèdent-elles souvent un départ ? Pourquoi connaître ceux que l'on ignorait quand on ne doit plus jamais les revoir ?

Jamais, cela rappelle la mort et l'éternité; pourquoi ce mot si cruel vient-il hanter mon esprit et me demander le prix de cette sympathie que j'ai goûtée durant quelques heures ! Tout se paie...



Pour toi

Nous avions décidé d'attendre le soleil et le soleil est venu. Que pouvait-il faire d'autre devant tant de femmes entêtées à ne pas se laisser abattre par les influences atmosphériques, les grandes mers, l'heure de la lune, que sais-je encore ?

Le parc est redevenu verdoyant dans la lumière, mystérieux dans le clair de lune. L'atmosphère, lavée par les grandes pluies, est claire et pure comme un beau printemps.

La légion des solliciteuses a oublié les jours d'orage et s'est remise à l'œuvre avec plus d'ardeur. Nous sommes dans l'enclos réservé aux enfants; à travers la grille, les petits,

comme emprisonnés au dehors, nous regardent; j'en vois un, avec des yeux bleus comme des bluets; sa figure est sale, ses cheveux embroussaillés et les trous de ses bas se tiennent entre eux par je ne sais quel incompréhensible effort.

Pauvre petit ! Je n'ai pas de bas à mon kiosque et tu ne sais pas le charme des roses, la saveur des parfums; tu aimes la prairie parce qu'elle est vaste, mais tu n'en connais pas les senteurs dans la rosée matinale, emperlée à ses brins d'herbe.

On te le rendra, ton coin du parc, pauvre petit; plus tard, peut-être viendras-tu dans le bel hôpital, coucher ta douleur dans un lit tout blanc; c'est pour ce lit où tu poseras ta tête fatiguée que ces infirmières d'un jour tendent la main; c'est pour toi, c'est pour toute la souffrance de demain que nous avons pris ton parc, petit enfant, aux yeux bleus comme des bluets !



Injustice...

On pouvait lire dans les journaux : « Monsieur X. Y. passe le mois d'août au lac Z... »

Beau petit « lac rond » des Laurentides, quelle injustice, on te fait ! Il est vrai que tu ne serais ni moins beau, ni plus grand si on savait que ce Monsieur habite près de toi; mais, que veux-tu, ton nom sonne mal à l'oreille, tu n'as pas de chic couché sur le papier, tu n'es pas à la mode et tu n'as pas d'histoire.

Tu es modeste comme les petites sources ignorées qui baignent les violettes en passant et courent, rapides, vers l'infini, vers la mer.

Tu es beau pourtant quand la lune te pare

d'étincelles et que les étoiles piquent leurs joyaux sur tes eaux immobiles.

Tu n'as pas la majesté du grand lac américain, mais il ne faut pas être cousu d'or pour venir jusqu'à toi; tu accueilles les simples et les pauvres.

Tu n'es point perfide; tu pourrais noyer dans tes eaux profondes, Monsieur X. Y. et son snobisme... alors, tu prendrais ta revanche, tu serais imprimé en gros caractères dans les quotidiens du soir, tu deviendrais un lac cruel avec des noyades à ton crédit; mais tu es bon et tu remets ton baigneur au rivage, sous les branches éplorées des grands saules.

Je te rends justice, petit lac; j'avoue ta beauté et les jours nombreux, où j'ai regardé le soleil mettre des chemins de lumière sur ton onde tranquille.

Tu ne seras pour cela, ni moins beau, ni plus grand, petit « lac rond » des Laurentides.



Inconvenance . . .

Le fourgon de la morgue venait de s'arrêter; le drapeau jaune et noir, dans le vent et sous la pluie, battait son air tragique. Quelques piétons, à la curiosité morbide, fixaient leurs regards vers la voiture aux lamentables dépouilles, aux lugubres secrets.

Quel pauvre être allait-on sortir de la sombre boîte, quelle douleur allait-on exposer aux regards des indifférents ? La mort, dans son immuable silence, dans sa mystérieuse immobilité allait passer et les curieux se taisaient, se pressaient les uns contre les autres, avec au cœur ce petit serrement, ce frisson que donnent la douleur inconnue, la tragique histoire des disparus.

La porte s'ouvrait; du noir véhicule, deux hommes sortaient, portant dans leurs bras... une large porte, toute blanche...

On avait pris le fourgon de la morgue, la voiture qui porte l'emblême de la mort, pour transporter du bois qui n'était pas un cercueil.

Je trouve moins inconvenant le chasseur qui met du gibier défendu dans une boîte de sapin.

Les curieux se dispersaient, emportant avec eux leur vaine tristesse, leur inutile pitié devant cette macabre inconvenance.



Tout ce qui reluit . . .

Une invitation à jouer aux cartes dans « le salon rose », où l'on prendra une tasse de thé, à l'heure du crépuscule, cela ne ressemble en rien au geste du pauvre qui demande une obole, à la supplique du malheureux qui mendie une aumône pour réchauffer ses membres tremblants. Mais il faut un peu de miel pour attirer certaines générosités; elles sont rares les âmes vraiment charitables qui donnent pour l'unique joie de faire des heureux, et qui, dans l'abandon total de leur offrande, sans aucune espèce de retour, ne ressentent pas un coup de griffe au cœur, un petit arrachement douloureux.

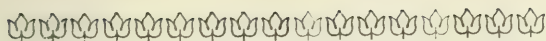
Il y aura longtemps encore des gens heureux de soulager la misère en dégustant une tasse de thé, sous l'éblouissante splendeur des lustres, en écoutant les accords langoureux d'une valse qui promène sa rêverie entre les murs d'un salon rose. Et quand cette invitation sort de l'enveloppe, une tranche dorée autour du carton, cela est si loin de la misère que l'on oublie presque la nécessité, le dénuement.

Pourtant tout ce qui reluit n'est pas or, et l'hôpital qui tend la main avec ce geste de luxe et d'élégance est pauvre.

Par une erreur de l'imprimeur, les cartes sont venues avec cette allure de nouveaux riches et, lancées aux quatre coins de la ville, demandent fièrement l'aumône.

Il paraît qu'il faut avoir l'air pauvre pour implorer la pitié des riches.

Puisse cette erreur dorée trouver grâce devant la critique et l'opinion publique, puisse l'hôpital recevoir largement pour ses chers petits !



?...

Volontaire, avec un masque d'énergie, un éclair dans les yeux, d'un ton ferme et résolu, elle a dit : « Non, je ne jouerai pas, non !... » elle s'est enfuie jusqu'au fond de la salle et s'est cachée derrière un large bouquet de tulipes mauves, mêlées à des jonquilles d'or.

Sa maman, qui sait qu'il faut plier l'arbrisseau quand il est jeune, sa maman s'est levée, est allée vers elle et l'a ramenée docile, presque confuse jusqu'au piano, où elle s'assied.

Elle a huit ans, n'a jamais appris la musique et va nous jouer de sa composition ; ses doigts légers courent sur les notes, tels des papillons sur des corolles.

Le premier morceau est *Le chant de la victoire;* les accords répétés de façon rythmée

rappellent le galop des chevaux revenant par les champs de bataille (explication de l'auteur)

Une deuxième pièce, intitulée *Les cloches de Noël*, est faite d'un chant plus doux, enguirlandé comme du givre sur les vitres, ouaté comme le son des cloches dans la neige qui tombe. Un troisième morceau encore inachevé est plus triste et fait songer à l'inconsolable chagrin d'un enfant devant sa poupée mutilée.

Alors, la fillette revient s'asseoir près de nous, impassible, calme, ses yeux rêveurs un peu plus illuminés; elle dit que cette dernière pièce s'appellera probablement *Berceuse*, mais qu'elle compose d'abord et trouve le titre ensuite.

Qu'y a-t-il dans ce petit cerveau créateur, qu'y a-t-il d'enfoui dans ses méninges ? Pourquoi ce refus formel ? Était-ce la peur instinctive de se livrer, de mettre son âme à nu ? Était-ce le farouche désir d'imposer sa volonté à la volonté des autres ? Était-ce bien, était-ce mal ? Quel sera ton destin, petit cœur qui sommeille, petite âme qui s'éveille ?

III

CROQUIS



Croquis

Pâques, qui s'approche, met des tentations dans les magasins; beaucoup ne voient pas le moyen d'y résister, beaucoup d'autres n'ont pas les moyens d'y succomber.

Sans pitié, les étalagistes déploient leur art et les montres des grands magasins appellent les passants... les passants regardent, hésitent et sont pris dans le tourbillon; ils entrent telles des abeilles avides, dans la grande ruche.

Les tentations sont multiples, variées; il y en a pour tous les goûts, pour tous les âges depuis le petit poussin de laine jaune sorti d'un œuf en chocolat, jusqu'à la lavallière splendide dont les diamants étincellent sur un écrin bleu nuit.

Près de moi, une jeune femme regarde le déploiement des montres, comme on regarderait un paradis perdu. Ses yeux lumineux, comme éclairés par une flamme derrière un écran, s'abaissent et s'attristent. Quelles pensées cachent ces yeux-là ?...

Il y a des chapeaux, jolis comme des amours ; prenez garde, coquettes; leur beauté est fugitive comme la mode, comme l'amour; quand ce chapeau, qui vous plaît, ne vous plaira plus, vous oublierez que vous l'avez aimé. Vous ne songerez qu'au prix qu'il vous aura coûté; or, soyez sages.

Les fleuristes sont dans leur gloire : c'est tout un printemps qui est venu chez eux; depuis l'orgueil de la rose jusqu'à la mélancolie de la pensée, il y a tous les parfums, toutes les couleurs. Devant ce merveilleux éblouissement, je rends grâces au Seigneur d'avoir donné à mes yeux la puissance de voir; je songe aux aveugles, à jamais privés du spectacle des fleurs, page sublime dans le grand livre de la nature !



Il pleut . . .

Perpétuellement, il pleut ! Si je n'avais vu ce pays où je suis, par des jours meilleurs, je serais tentée de plier bagage et de retourner vers des cieux plus cléments.

Tout le pittoresque de ce beau pays est noyé; le chaud coloris de sa nature est effacé, tout est uniformément gris. Le ciel et la mer se confondent en une même brume, le rocher-navire a perdu sa majesté, son écrasante beauté, il s'esquisse à peine, tel un vaisseau fantôme; les grands oiseaux blancs ne se devinent plus qu'à leur plainte qui traîne dans l'espace; le brouillard, tour à tour dense ou subtil, transforme, dans un camouflage bizarre,

les hautes montagnes verdoyantes en de toutes petites collines méconnaissables.

L'on se croirait dans une de ces contrées où après de longs mois ensoleillés, les jours pluvieux commencent leur cours immuable. Il faudrait avoir la sagesse des peuples de ces pays, la sagesse devant l'inévitable, pour ne pas sentir ici la tristesse de cette pluie qui s'éternise.

Ah ! Madame la pluie, il y a des gens qui vous aiment, qui adorent le bruit de vos gouttelettes dans les vitres, le murmure de votre chanson sur les branches, vos perles fines au cou des fleurs; mais, n'oubliez pas que vous serez beaucoup mieux aimée si vous vous laissez désirer, car chez les pauvres humains, la terrible habitude a gâté les plus belles choses; ne soyez pas si prodigue de vos larmes, laissez briller le soleil, torride, brûlant, pendant de longs jours, et vous verrez comme vous serez la bienvenue, quand vous reviendrez, madame la pluie. .



Pourquoi ?

De mon lit, où je soigne ma convalescence, j'aperçois par ma fenêtre, toute une chevauchée qui semble passer à la ligne d'horizon. Le vent gonfle comme des outres les taies d'oreillers, les bas multicolores dansent une sarabande échevelée, et toute une série d'innommables choses racontent l'histoire du lundi.

Mais voici que la brise s'arrête et le guignol de l'air cesse tout à coup sa pantomime; les marionnettes aux formes diverses semblent avoir perdu pour toujours leur âme de pantin. Alors, toutes ces lamentables choses, immobiles, attendant le soleil, prennent un aspect

si déconcertant que je ne veux plus les voir; j'installe mes oreillers à l'autre bout du lit et je varie ainsi, sans qu'il m'en coûte trop de trouble, le panorama de mon horizon, bien restreint, hélas !

Et cette fois, j'aperçois un arbre; parce que la rafale a cessé sa course folle, ses feuilles tombent lentement; sur le sol, elles mettent des taches de soufre ou d'ambre, tels des papillons dont les ailes seraient mortes.

Pour occuper mes heures trop longues, je cherche à marquer sur la branche, la première feuille qui tombera; j'observe comment elles se détachent les unes après les autres, je choisis celle-ci ou celle-là et je ne me trompe guère.

Voici qu'une petite feuille encore verte, avec à peine un peu de carmin sur le bord de sa dentelle et qui semble solidement attachée, est arrachée brusquement et s'en va rejoindre ses sœurs, dans la poussière. Pourquoi celle-là ?



Une idée . . .

Assis par terre, ils jouent les deux petits enfants blonds; avec les restes encore beaux d'un *meccano* de l'an dernier, ils construisent un pont, une gare, un "passez, passez pas" . . . les grands enfants, ceux qui ne jouent plus, appellent ça un sémaphore; ils préparent les voies au bonhomme Noël qui doit leur apporter un train tout neuf.

Le plus jeune demande : « Grand'maman a dit que le bonhomme Noël avait la grippe, c'est vrai ? » . . . le plus vieux répond : « Celui qui est dans un autre magasin, pas celui qui nous a parlé ce matin, » et le plus petit ajoute : « La maman du bonhomme Noël a

dû avoir des jumeaux, puisqu'il y a ainsi deux bonshommes Noël. » Pendant ce temps le pont continue de s'ériger sans s'effondrer, la gare a maintenant une cheminée, où un peu d'ouate blanche dresse son panache de fumée sans feu.

— « Pourquoi y a-t-il un gnome avec le bonhomme Noël, cette année ?

—Maman dit que le bonhomme Noël s'est choisi un secrétaire.

— Il y a encore quatre jours avant Noël.

—Oui, mais mardi, il y aura zéro jour.

— Tu te rappelles comme c'était difficile de s'endormir, l'an dernier ?

—As-tu peur du bonhomme Noël, toi ? moi, il me semble que je ne pourrai pas fermer mes yeux. »

J'écoute les réflexions des petits; leur respect, leur vénération pour ce personnage imaginaire, pour cette idole de leurs rêves ne dureront pas; leur petit cœur aime un homme de paille et il ne sera pas longtemps qu'ils verront tomber leur première illusion. Il ne restera rien de ce beau héros si généreux; il

s'évaporera comme ces bulles de savon qui passent dans la lumière, toutes colorées des couleurs du prisme et qui pourtant s'anéantissent; il s'en ira comme ce brouillard léger qui s'effiloche sur la colline, disparaît dans les profondeurs de l'azur.

— « Si tu as peur, reste en bas, à la fenêtre.

— Oui, et je verrai passer devant la lune le bonhomme Noël et ses beaux cerfs.

—S'il n'y a pas de lune ?

— Alors, je les verrai courir dans le ciel bleu. Tiens, maman, une idée pour ton billet du soir. »



Impressions . . .

Je suis venue vers vous, montagnes, me reposer dans votre solitude et oublier, pendant quelques soirs, la clameur de la ville. J'ai voulu voir le soleil briller sur vos cimes et le soleil n'a point paru : vous êtes restées grises, incolores, tristes comme le saint vendredi.

Une blanche rafale a passé et l'air s'est tout à coup rempli de neige lourde comme un remords tardif, et, comme un grand regret inutile, la ne.ge a torturé la terre et creusé partout de sales petits ruisseaux.

Ce n'était plus les flocons blancs de décembre et cette giboulée d'avril n'a plus de charmes ; c'est l'image des choses qui arrivent trop tard en notre pauvre vie et dont nous ne

pouvons plus savourer la beauté parce que nous connaissons mieux, parce que nous avons vieilli.

Aujourd'hui, de gros nuages, ourlés de noir, semblent fixés pour toujours dans le ciel inexorable et je rêve aux firmaments pleins de ce bleu d'azur, pareil aux prunelles d'enfant. Tout est immobile, les arbres et le clocher de la petite église où la cloche reste muette; des gouttes d'eau tombent des toits avec un bruit régulier d'horloge et je rêve aux grottes mystérieuses où d'éternelles stalactites laissent filtrer leurs larmes de cristal.

Sur la route boueuse passe une femme, maigre, aux épaules courbées; ses mains nues se balancent sur sa robe noire et sont encore plus tristes que sa figure ridée. Je la vois s'en aller sous les arbres desséchés; elle est aussi pitoyable que ces corps sans feuilles; pour eux, le printemps reviendra, la caresse éphémère du vent fera des colliers à leurs branches, mais la pauvre femme en noir ne sentira plus jamais la jeunesse courir dans ses veines et les beaux soirs d'été ne mettront plus dans sa chevelure leurs frissons troublants.



Étude . . .

Chaque dimanche, dans le même banc, à la même heure, s'agenouille la dame au petit chapelet Elle est immobile et calme comme les statues appuyées aux murailles, elle respire et palpite imperceptiblement comme la lueur incertaine des lampes au sanctuaire; ses mains qui se joignent ont la pâleur des cierges et ses cils abaissés derrière la voilette à carreaux font songer aux petites saintes recueillies des verrières.

Une chaîne en sautoir tient une boîte ovale où se trouve le minuscule chapelet d'argent; il est tout petit et ferait un collier pour un nouveau-né. Mais comme la dame a les

doigts effilés et des gestes gracieux, le petit chapelet semble à son aise entre ces mains-là; il passe, revient, s'égare entre deux diamants, retourne entre le pouce et l'index, tandis que, sous a voilette, les lèvres balbutient des *ave*.

A l'*Ite missa est*, la dame replace dans son étui les petits grains d'argent; lentement, elle met ses gants blancs, jette un coup d'œil expressif à l'horloge; cette fois, elle regarde vraiment l'heure; tout le temps de la messe, elle a si souvent levé les yeux vers l'horloge, comme on regarde s'avancer le soleil au crépuscule, comme on regarde forcément le temps qui passe.

Les fidèles quittent l'église; la dame au petit chapelet, lointaine et rêveuse, reste, écoute l'orgue qui chante sa dernière note.



Vision de blanc . . .

Dans la chapelle qui fleure bon, les lis aux corolles entr'ouvertes comme de douces blessures, les blancs hortensias, les fougères aux longues feuilles tombantes mettent leur suave harmonie.

Autour de l'autel, les cierges laissent palpiter leur cœur de lumière et la fumée de l'encens peint des nuages bleus devant l'ostensoir qui brille.

Lentement, comme un jardin de blancs lilas qui marcheraient, les communiantes sont venues; les petits communiants les ont suivies, blancs marins qui ne connaissent ni la mer, ni les naufrages. Les petites se sont agenouillées sur de blancs prie-Dieu recouverts de tulle et de fleurs, et il semblait qu'un

grand nuage vaporeux était descendu, comme une féerie céleste; au pied de l'autel, et dans ce nuage apparaissaient les cierges des communiantes qui scintillaient comme des étoiles.

Les marins blancs, déjà de petits hommes, n'avaient ni tulle, ni fleurs et leurs cierges éclairaient leur front découvert : ils étaient déjà ceux que les parfums et les chiffons n'intéressent pas, ceux qui doivent être simples dans leurs désirs, fiers dans leur maintien. Les petites étaient celles qui, toute leur vie, se laisseront toucher par le charme d'un décor, celles que les fleurs attendriront et que les paroles méchantes blesseront.

Mais tous, les petits et les petites, mirent leur main fine sur l'évangile et renoncèrent à « Satan pour toujours ». Leur âme pure et virginale est si loin de tout ce que la vie leur garde d'embûches, de tentations, de périls et de douleurs !

Dans ce beau jour, Seigneur, ils se sont donnés à vous, ils Vous ont offert leur cœur comme une fleur nouvelle, irrespirée encore; gardez leur âme blanche comme la parure liliale de la blanche chapelle !



Dimanche matin

Le clocher de la petite église émerge d'un bouquet de verdure; à distance, on dirait un nid fantastique, perché au sommet des arbres et de ce nid d'airain s'échappe une voix qui appelle et qui prie.

Les fidèles vont vers ce chant de la cloche et entrent dans le lieu saint; les citadins ont repris leur air de ville; on les retrouve.

L'église est parsemée de chapeaux extraordinaires, moins modestes que les fleurs des champs; ils ne connaissent qu'un chemin, celui de l'église, et gardent un air endimanché.

Mais, je ne sais plus reconnaître l'homme des champs qui s'avance avec un faux-col qui

lui serre le cou, une cravate multicolore et des souliers qui sèment du bruit tout le long de l'allée. Ce n'est plus le beau gars dont la silhouette se découpe sur le bleu du ciel, magnifique dans son geste symbolique de faucheur, avec les épis tombés autour de lui.

Le servant de messe est grave sous la soutanelle noire et le surplis blanc; je ne retrouve plus le gamin qui lance des pierres aux écureuils.

La messe est dite. A l'ombre du clocher, les bonjours s'échangent et font un bourdonnement d'abeilles, échappées de leur ruche.

La voix d'airain sonne un deuxième appel; cette fois, c'est une procession ininterrompue de voitures; le sable de la route monte en une poussière fine et couvre les parapluies, ombrelles endeuillées, abritant les roses des chapeaux neufs.

Des piétons cheminent aussi. Un garçonnet passe... il est dans une blouse rouge qui flamboie au soleil... mes yeux suivent avec pitié ce feu mouvant qui disparaît sur la route.

Dans l'air, la cloche tinte...



L'orage passa . . .

Toute la plaine ondulait comme sous la caresse de quelque dieu invisible et un grand frisson courait dans la chevelure des épis.

Les oiseaux mêlaient leurs chants d'allégresse à la voix de la brise et les fleurs embaumaient de toute la force de leur vie éphémère.

Tout à coup, à l'horizon, apparut une tache noire qui peu à peu grandit, monta vers le zénith et couvrit bientôt tout l'azur; c'était comme une mer de nuages, dont les vagues envahissantes déferlaient affolées et furieuses; ce n'était plus la brise qui faisait la plaine se courber, c'était tout le tourment, toute la passion d'un violent orage qui tordait les épis et

les faisait se broyer. Les éclairs mettaient leurs sillons de feu dans le ciel d'ébène et le fracas du tonnerre roulait de cime en cime, emporté par l'écho.

La pluie tombait... tombait...

La foudre venait d'éclater sur une clôture dont les fils de fer séparaient deux champs. Une pauvre bête, la tête passée entre les fils, gisait inanimée, foudroyée instantanément.

Il eût été si facile de rester ruminant le trèfle de chez toi, pauvre bête; l'instinct de conservation qui loge dans ta grosse tête stupide ne t'aura pas préservée et pour un peu d'herbe tendre dérobée au champ du voisin, tu auras été électrocutée comme les grands coupables.

Le vent, fatigué d'avoir tant pleuré, n'avait plus que de rares soupirs qui secouaient faiblement la tête des arbres.

Là-haut, un arc-en-ciel dessinait la courbe colorée de sa promesse sereine. L'orage était passé...



Promesse . . .

Il repose tout blanc; on dirait une poupée de cire, un petit être irréel qui n'aurait jamais vécu, jamais pleuré, jamais souffert; on dirait un petit Jésus de Noél, attendant la grande nuit de décembre.

Les cils mettent leur frange d'ombre sur les joues d'albâtre et la bouche mignonne semble garder un peu de sourire sur le bord des lèvres; les mains jointes ont des ongles bleuis, la seule empreinte de la mort sur ce petit corps qui semble dormir.

Il repose tout blanc, parmi les lis aux corolles en offrande, parmi les roses aux feuilles de parfum; dans ce jardin d'un soir,

il repose, blanc mimosa, fauché dans l'éclosion première, arraché de sa tige, avant d'avoir vu le soleil.

Puisque nous sommes tous promis à la mort, et que de toutes les promesses de la vie, celle-là est la seule qui ne soit pas vaine, et que de toutes les possessions, la mort soit la seule véritable et entière, ne vaut-il pas aussi bien partir ainsi, alors que l'on ne cherche pas le pourquoi de la douleur, le pourquoi de la vie ?



Les oeillets

Je n'aime pas les œillets; leur tige grêle, aux rares feuilles effilées, soutient mal leur tête épanouie en forme de chou-fleur. L'œillet est une fleur sans profil, qu'il faut toujours regarder d'en haut, comme à vol d'oiseau, fleur rebelle et nonchalante qui ne sait ni se pencher avec grâce, ni tenir sa tête droite et fière.

Les œillets blancs sont fades, ils n'ont de charme que liés, couchés en gerbes, comme des épis fauchés : les œillets rose-pâle, de ce rose qu'on nomme couleur d'aurore, n'ont de beauté que cette teinte qui rappelle le frais matin. Il y a les autres, ceux qui sont d'un rose cruel

qui ne veut sympathiser avec aucune autre nuance; ils sont trop éclatants pour un deuil, trop bizarres pour un aveu, trop extravagants pour des sympathies; les œillets rouge-flamme n'ont d'intense que leur couleur.

Le parfum de l'œillet est un parfum d'emprunt qui semble venir du domaine culinaire; l'œillet est versatile et complaisant, il se laisse teindre à certain jour de l'année et arbore des couleurs nouvelles.

Les goûts ne se discutent pas; je n'aime pas les œillets.



Rose blanche...

Avril frileux retient les bourgeons captifs et sur les branches des grands arbres pointent des promesses endormies. Dans le gris du soir, le soleil descend et met à l'horizon de pâles lueurs roses; toute la mélancolie de novembre enveloppe ce crépuscule de printemps.

Sur la route, passent deux chevaux noirs, pauvres bêtes passives qui n'ont même pas la prérogative de leur allure; ils passent vite, parce que celui qui les mène revient vers la ville des vivants; tantôt, il y a une heure à peine, ils montaient lentement, tirant leur charge fleurie; leur marche, comme rhytmée

aux accords d'une musique funèbre, simulait le deuil et le regret ; les hommes en ont décidé ainsi. L'attitude de ces bêtes est toute de convention ; elles l'ignorent, et c'est la différence qui existe entre elles et les humains.

Maintenant que l'on a couché, là-bas, celui qui n'est plus, qu'on a placé autour de lui, pour qu'il soit un peu moins seul, les gerbes et les croix fleuries, maintenant que tout est fini, les chevaux noirs reviennent vers la ville. Demain, ils referont la même route, parce que les morts suivent le même chemin.

Sur le drap noir de la voiture vide, une rose, une seule rose blanche est restée. Où ira-t-elle, frustrée de son destin, elle qui devait achever de vivre là-bas, sur un peu de terre fraîchement remuée, elle qui devait mourir, dans le froid de la nuit, doucement bercée par la chanson des petites sources printanières ?



Les chapeaux

Petits ou grands, les chapeaux peuvent être des poèmes ou des pastiches ; ils ont un air malin ou bien un air modeste ; il y en a qui sont audacieux, d'autres qui sont sobres ; il y a les timides et les pauvres, les orgueilleux et les riches, il y a des chapeaux qui sont hâtifs comme des perce-neige, d'autres, qui, sous le soleil de juillet, à l'heure des blés mûrs, font songer à l'automne. Logique, que deviens-tu ?

Il ne faut pas juger de la tête d'une femme à son chapeau ; j'en ai vu un qui avait un air extraordinaire : relevé de chaque côté avec des petites plumes qui travaillaient dans le vent, il ressemblait à ces bateaux qui, pour remonter le courant, naviguent de côté et ont

toujours cette allure pitoyable de lutte et d'effort; la pauvre femme, sous ce chapeau, semblait s'en aller à la dérive; j'avais l'impression qu'elle ne pourrait jamais regarder droit devant elle.

Il est des chapeaux qui sont de savantes combinaisons; fabriqués avec un velours qui a vu bien des bals, des fleurs qui ont entendu bien des concerts, ils ne coûtent rien parce qu'on les a déjà payés.

Certains chapeaux de deuil sont beaucoup plus tristes que le chagrin qu'ils expriment; et les chapeaux rouge flamme ne sont pas toujours un symbole de joie.

Mais pourquoi les chapeaux essaient-ils d'être des chanteclerc, des jardins potagers ou des *helmets ?* Qu'ils soient un succès ou une erreur, les chapeaux sont toujours le résultat de longues dissertations, la solution d'un problème, un calcul d'accord avec une robe ou des souliers; il est des contrastes heureux et d'affreuses harmonies.

Chaque chapeau, errant par nos rues, représente des instants précieux qui se promènent aux quatre vents du ciel.

IV

CHANSONS TRISTES



Romance sans musique...

Je voudrais prendre ton âme entre mes mains et doucement panser ta blessure; car ton âme est comme la colombe, déchirée par la flèche de l'oiseleur.

Je voudrais serrer ton cœur entre mes mains et lentement en savourer le parfum; car ton cœur est comme un lis à la corolle de nacre, étoilant le jardin de sa blancheur.

Je voudrais tenir tes yeux entre mes mains et fièrement me parer de leur lumière; car tes yeux pleurent des rayons, comme la lune dans la mélancolie d'un beau soir.



Sa figure

Elles étaient deux sœurs, pareillement grandes, pareillement blondes ; elles allaient, toutes de blanc habillées, faire leur première communion et leur robe était simple comme leur belle âme d'enfant. A les voir passer recueillies sous les plis de leur voile, l'on aurait dit deux blanches azalées dans l'air pur du matin.

Les mains jointes comme pour une supplication, les yeux baissés comme pour une prière, elles étaient restées, l'une près de l'autre, à écouter la voix majestueuse de l'orgue, à respirer les fumées bleues de l'encensoir ; la lumière vacillante au sanctuaire était bien

l'image de leur petit cœur tremblant devant le grand mystère.

Elles étaient rentrées au foyer; on les avait fêtées et on avait voulu que toute la journée se passât, heureuse et sereine. Le lendemain, la maman habilla de blanc, encore une fois, la plus jeune, celle qui était jolie, avec de beaux grands yeux bleus. Le photographe fit avec le voile léger, un nuage autour de la tête et des épaules de l'enfant, et les grands yeux eurent comme un reflet du recueillement d'hier.

L'autre, celle dont on ne pouvait fixer les traits en une image jolie, resta seule et eut la première intuition de sa laideur, la première révélation de sa figure.

Quand, au soir, elles mirent toutes deux leur tête blonde sur l'oreiller, elles n'avaient plus, comme la veille, la même pensée de bonheur et de paix; les deux petites âmes allaient rêver si différemment derrière leurs yeux clos !



Autodafé

La mort le guettait et il le savait bien. Durant les longues heures d'insomnie, les jours de fièvre et de souffrance, il se mit à écrire l'histoire de sa vie, sa pauvre vie lamentable et désolée, sa vie de polichinelle errant. Pour tromper la solitude des jours sans fin, tandis qu'il sentait se rapprocher peu à peu le départ suprême, il se raconta à lui-même ses joies et ses peines, ses déceptions et ses espoirs, toutes ces choses qui remplissent la vie et apparaissent si lointaines et si nulles quand la mort projette l'ombre de son spectre.

Son cœur s'est arrêté; la mort douce et bienfaisante comme une âme de femme a clos ses yeux pour toujours; tandis qu'il repose

immobile et pâle sous la lueur des cierges bénis, son confident des dernières heures, chez lui, dans l'ombre du jour qui descend, pose dans le foyer le manuscrit que le défunt lui a confié. Il a le respect des morts et de leurs secrets; il va brûler le roman dont le héros n'est plus.

Ce fut un feu étrange : d'abord, tout autour des pages, des flammes de couleur rouge et bleue, comme ces soies changeantes que la mode consacre de temps en temps; des petites spirales de fumée montaient et des pensées, des illusions, des regrets s'en allaient dans les volutes bleues; et puis, les feuillets ardents se gonflaient comme un cœur entr'ouvert et meurtri, des gouttes de flamme tombaient comme des larmes. Une grande lumière dorée, brillante, saisit tout le manuscrit et le bruit de la rafale dans la cheminée raconta les derniers secrets.

Brusquement, parce que l'histoire était finie, le feu cessa. Dans l'âtre, maintenant froid et silencieux, il y avait,ça et là, des petits amas de cendre.

C'est peu de chose; une vie d'homme !

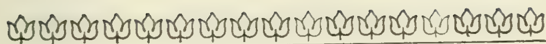


Retour

Puisque tout passe, les jours roses comme les heures grises, il faut revenir dans la ville bruyante, dans la ruche tapageuse où les abeilles s'entre-dévorent parfois; il faut reprendre l'autre soi-même, il faut se refaire une âme de ville, prête à la lutte, aux décevantes illusions du monde, à l'agitation fébrile des mois d'hiver. Il faut partir, ô mer, éternelle charmeuse; vos vagues, ce matin, ont l'attirance mélancolique des êtres que l'on va quitter; rocher majestueux, à la tête altière dressée vers l'azur, et vous montagnes aux sapins embaumés, je vous dis adieu; j'emporte pour illuminer mes heures sombres le souvenir de vos murailles, ô falaises.

Puisque tout casse, puisque la vie nous heurte et nous pousse sans cesse, je me souviendrai de l'étonnante versatilité de vos couleurs et de vos reflets au crépuscule, et quand mon cœur sentira trop profondes et trop douloureuses les brisures de la vie, j'essaierai d'être comme vous, ô falaises, radieuses sous le soleil, fières et mystérieuses dans le brouillard et la pluie.

Puisque tout lasse, que dans le tourbillon de la vie, on traîne son cœur fatigué, malade, blessé, puisque tout a une fin, ô nature toujours jeune et toujours renaissante, je vous laisse mon cœur, gardez-le dans le calme de votre automne qui s'approche, endormez-le dans la chanson de vos flots, abritez-le de votre blanche neige et qu'il repose jusqu'aux heures d'or d'un nouvel été.



Fatum !

Son cœur de mère s'était usé à l'attendre ; la guerre le lui avait pris, il y a trois ans et maintenant, après bien des batailles, après bien des dangers et bien des heures mauvaises, il revenait, le beau lieutenant, son fils !

Chaque soir, en fermant les yeux, elle le voyait un peu plus près sur la mer immense ; elle songeait aux terreurs de toutes celles qui ont vu partir leur fils, aux angoisses des marins devant la tempête inexorable, et elle se disait pour effacer ses craintes : « La mer qui tue, c'est la mer qu'on brave, mais celle qui ramène les petits à leur maman, celle-là se fait douce et sereine ; elle berce les rêves dorés

des gais soldats et chante pour consoler les autres, ceux qui sont tristes ! »

Son cœur, ce soir, était plein d'anniversaires. Toutes les heures de la vie de son fils, de son enfance, lui revenaient à la mémoire ; elles passaient une à une les heures d'inquiétude et les heures de joie, les heures fières et les heures pénibles, toutes, elles venaient tourbillonner et faire plus vivace en son âme de mère le souvenir de celui qui serait là bientôt !

Et pendant ce temps, une dépêche partait : « *Le lieutenant Gérard B., à bord du M——, coulé sur la côte d'Angleterre.* » La dépêche fit son chemin et arriva, comme un obus, droit au cœur de la mère.

Elle tomba toute blanche en disant : « Mon petit », comme là-bas ceux qui meurent disent : « Maman ! »

Deux jours plus tard, parmi les envois de fleurs, on reçut cette dépêche : « *Bon voyage. Arriverai demain. Gérard.* »



Conte gris

Elle venait dans la maisonnette, au fond du parc, retrouver l'élu, le bien-aimé, celui qui n'était pas comme les autres et qui l'aimerait toujours.

Quand elle venait, la brise qui soufflait dans les arbres faisait dire aux feuilles tremblantes des chansons d'amour; les papillons, dans les calices des fleurs, mettaient leurs baisers furtifs; il y avait du bonheur accroché partout, au toit moussu, à la mousseline des rideaux, à l'âme des choses.

Quand elle entrait, le feu qui babillait dans l'âtre disait : « Il est là, c'est en pensant à vous qu'il m'a créé, dans le foyer où je me consume en attendant votre venue. »

Dans tout ce bonheur flottant, elle allait, venait, frêle, presque irréelle, et son petit cœur d'oiseau palpitant était si troublé qu'elle le sentait battre des ailes dans sa poitrine.

Les bonheurs trop grands sont comme les jours éclatants et radieux; ils sont rares et bientôt suivis d'heures orageuses. Parce qu'il ne l'aimait plus, parce qu'il n'avait pas assez de courage pour lui dire adieu et pas assez de tendresse pour la consoler, il partit.

Sur la porte fermée comme une pierre tombale, il mit ces mots : « à louer », cette même affiche qu'ils découvrirent ensemble, à l'éclosion de leur amour.

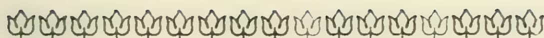
Oh ! la torturante magie des lettres, l'angoissante versatilité des mots; immuables dans leur aspect, ils peuvent devenir selon l'heure, des bienfaits ou des désastres.

Elle n'était plus rien, rien, que du chagrin qui s'écroula sur les marches de pierre.

Le toit de mousse n'avait plus son panache de fumée; aux fenêtres, les rideaux ne battaient plus au vent, comme des drapeaux aux jours de fête; autour des persiennes closes,

les glycines pleuraient leurs grappes mauves et dans les arbres la brise qui passait semblait la plainte que l'on entend dans les cyprès funèraires.

Quand nous remuons nos souvenirs, qui, dans notre cœur font un bruit de feuilles mortes, nous retrouvons, pour nous tous, ce petit coin du parc, où nous n'allons jamais plus. Nous retrouvons dans l'automne de nos pensées, le souvenir d'un cœur qu'un jour, nous avons trouvé clos, scellé, mort infiniment !



Attente . . .

Je n'avais pas songé que vous pouviez ne pas venir; et je vous attendais avec autant de certitude qu'on attend le jour après la nuit, le printemps après l'hiver. Mon imagination vous voyait à travers les montagnes, côtoyant les grands pins embaumés des Laurentides, la petite rivière, tour à tour calme comme un beau lac, ou orageuse, et se précipitant en cascades sur les rocs.

Comme un long serpent noir, loin dans la verdure, se dessinait le train, où vous auriez pu suivre les ondulations de la route; dans l'air, un bouquet de fumée noire montait droit et dense avec un bruit d'effort . . . le

train s'approchait, venait, stoppait... sur le quai de la gare, les silhouettes qui se profilaient n'étaient pas celles que j'attendais. Vous n'étiez pas venues et mon dimanche en a été subitement décoloré.

Que faire de toutes ces heures qui devaient être à vous, que faire de ce temps qui devait être si court et qui prenait déjà des proportions de longueur et d'ennui.

Ces montagnes que vous deviez regarder avec moi, j'allais encore, sans vous, m'emplir l'âme et les yeux de leur beauté; comme tous les jours après les jours, j'allais voir le soleil descendre à l'horizon et ce soir-là devait être déplorablement pareil à tous les autres soirs.

L'attente est pleine de charmes; nous nous créons des joies de ses mystères, nous nous faisons des bonheurs de ses promesses; l'attente est sœur de l'espoir, elle nous leurre comme lui; mais les sages qui n'attendent rien sont les plus heureux.

Toute la vie, nous attendons; durant ces heures ensoleillées de l'été, que faisons-nous d'autre que d'attendre la mélancolie et l'ombre de l'automne?

Il en sera toujours ainsi, jusqu'à ce que les saisons ne soient plus pour nous qu'un peu de neige sur un tertre, ou qu'un chant de rossignol sur un mausolée.



Pauvres petits!

Ils étaient trois petits, tombés dans la rosée du matin en essayant leurs ailes.

Ils étaient trois petits, affreusement laids, avec des becs immenses, jaunes comme des cœurs de marguerite, des becs qui criaient et appelaient au secours.

Ils étaient trois petits qui trop tôt avaient voulu voler dans l'azur, trois pauvres petits qui pleuraient leur désespoir et, demandaient à grands cris leur nid sur la branche accroché.

Leur mère, une belle grive au col de soie mordorée, tournoyait dans l'espace; elle criait aussi, mais ses cris étaient moins aigus et sa douleur plus profonde; elle savait à quel

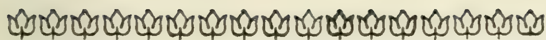
danger ses petits étaient exposés; son vol affolé autour des enfants qui essayaient de prendre les oiseaux, disait assez les angoisses de son tout petit cœur maternel...

Ils étaient trois petits, blottis dans leur nid, sur la branche accroché, trois pauvres petits qu'on avait ramassés dans la rosée du matin et replacés dans leur maison de paille, trois petits qui oublieraient bien vite leur premier émoi et qui, dans l'azur, s'en iraient un jour pour ne plus revenir...

Ils étaient beaux nos rêves, tombés de notre cœur, en essayant leurs premières ailes.

Ils étaient tristes, nos rêves, tout pantelants, avec leurs ailes brisées.

Ils étaient défunts, nos rêves, pauvres oiseaux, pauvres petits !



Sa part . . .

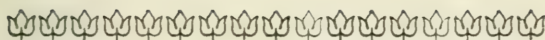
Elle habitait près de chez moi et tous les matins, je l'entendais reprendre sa vie au milieu du bruit des choses, des soupirs et des appels répétés pour réveiller les siens. Ceux-ci se levaient enfin, mangeaient à leur aise et s'en allaient par les champs, se reposer, eux qui n'étaient pas fatigués; le mari restait, fumant perpétuellement, abreuvant le parquet, de façon rythmique comme le tic-tac de l'horloge. Et la pauvre femme travaillait, travaillait incessamment.

Ses yeux bleus, d'un bleu puéril, étaient tout ce que sa figure, ravagée par la fatigue et la souffrance, avait conservé d'un peu vivant;

son corps était extrêmement las, d'une lassitude qu'elle traînerait jusqu'au grand repos.

Un soir, je l'entendis jouer quelques fragments de mélodie; ses pauvres doigts pouvaient encore traduire ce qui dormait en son âme, et ces notes, jetées dans la solitude, éveillèrent en moi plus de pitié que les soupirs et les plaintes de tous les instants.

Parfois, je m'arrêtais à lui dire quelques mots et je voyais des gros chagrins mal enterrés remonter au bord de ses yeux, aux plis de ses lèvres. Et je sentais que pour elle la vie était finie, impitoyablement finie, et que si elle vivait encore, c'est que vivre vaut un peu mieux que mourir !



Meurtrissure . . .

Dans une corbeille d'argent ciselé, parmi l'or mat des poires et les raisins empourprés, une pêche superbe offre à mes yeux la coloration de sa peau de velours. Son teint est magnifique et rappelle à la fois les pétales des roses et les joues fraîches des jeunes visages.

Pour mieux admirer ce fruit savoureux, je le prends entre mes doigts; dans le coloris de la surface, j'aperçois une tache bleue, du bleu des veines autour des paupières, une meurtrissure dans le velours de la peau. La blessure ne vient pas du cœur de la pêche; les autres l'ont meurtrie.

Je songe à certaines femmes, au regard brillant, riant de tout l'éclat de leurs belles dents et qui cachent souvent une meurtrissure, une peine invisible aux yeux du monde, venue des autres, une meurtrissure qui met sa tache douloureuse dans le velours du cœur.



La place vide...

La mort frappe, fatale, inexorable. Pour les uns, elle vient lentement, comme la vague lointaine, partie de l'immensité et qui arrive sûrement au rivage; pour d'autres, elle est soudaine, brève, rapide comme le geste du moissonneur parmi les épis mûrs; elle est parfois une délivrance ou un bienfait, mais combien souvent, la mort est un désastre et une irréparable perte !

Pour tous, elle vient; c'est la commune loi, la suprême égalité, l'unique justice d'ici-bas.

Au milieu des gerbes de messes et des sympathies en fleurs, l'élue de la mort dort son sommeil sans fin. Parmi les sanglots, le

chuchotement des prières, les nécessités de la vie qui n'arrête pas, les heures passent, et il semble que l'on va garder avec soi celle qui repose.

Mais quand tout est fini, que les amis partent et reprennent le fardeau de chaque jour, alors ceux qui restent seuls devant la place laissée vide, par l'éternelle absente, ceux-là commencent de sentir l'œuvre de désolation et de douloureux abandon que la mort a semée en leur cœur.



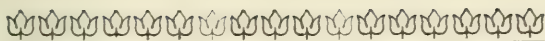
Solitude...

Etre seul parmi la foule, être soi-même dans la cohue des autres, garder pour soi ses désirs, ses pensées, son cœur, ne pas se livrer, ne pas s'émietter au vent de la curiosité, être couvert d'une armure que nul ne saurait enlever, porter en soi, comme dans un sanctuaire, ses secrets et ses espoirs ! Etre seul, au bord de la mer bleue, n'entendre que la chanson des vagues, ne voir que l'immensité, être seul dans la pluie, être seul en face du soleil qui se lève, être seul parce qu'on l'a voulu, quelle joie, quel repos !

Mais être condamné à la solitude par les accidents de la vie, par la force des choses,

être isolé, séparé des autres, ne plus pouvoir regarder le ciel, ne plus sentir le vent vous mettre du rose aux joues, ne plus être vous-même, être une chose, attendant que les heures passent et que le mal finisse, quelle pitié !

La solitude n'est plus un bienfait et malgré soi l'on voudrait être repris dans le tourbillon, dans le grand remous, être comme tout le monde, avec tout le monde... et le caractère le plus débonnaire, la nature la plus douce finit par crier sa révolte.



Ballade . . .

J'ai jeté à la mer les fleurs que je cueillais pour vous; dans la nuit, sur la vague qui danse, les fleurs s'en sont allées, comme des valseuses tristes, dans l'ombre du jardin bleu.

J'ai jeté aux étoiles les vœux que je formais pour vous; dans l'infini, vers le mystère des astres, les vœux s'en sont allés, comme le cri des aigles, au-delà des cimes altières.

J'ai jeté dans l'oubli le cœur que je gardais pour vous; seul, vers le néant, le cœur a roulé, comme une pierre emportée dans le gouffre implacable.

Table

II

ÉCHOS

III

CROQUIS

IV

CHANSONS TRISTES

